

SAINTE AGNÈS, VIERGE ET MARTYRE

fêtée le 21 janvier



Vierges du Seigneur, célébrons aujourd'hui la fête d'une vierge sacrée. Que nos chants retentissent en son honneur; que les peuples se réjouissent avec les pauvres de Jésus Christ; félicitons-nous tous dans le Seigneur, et pour l'édification des vierges, rappelons à notre mémoire le martyr de la bienheureuse Agnès. Elle n'avait encore que treize ans lorsqu'elle triompha de la mort pour entrer dans la vie, parce qu'elle avait donné son cœur à Celui qui est l'Auteur de la vie. Dès l'aurore de sa jeunesse, elle avait acquis la maturité des vieillards; son corps délicat cachait un esprit affermi; la beauté de son visage donnait à peine l'idée de celle de son âme.

Un jour qu'elle revenait des écoles, le fils du préfet de Rome la vit et l'aima. Il s'informa de sa famille; on lui indiqua ses parents; il leur demanda la main d'Agnès, et pour faire agréer sa demande, il offrit de riches présents, en y ajoutant de magnifiques promesses. Il avait apporté pour Agnès des ornements de grand prix, mais la Vierge les méprisa comme de la boue. Ce refus irrita l'ardeur du jeune homme. S'imaginant que la bienheureuse Agnès désirait des bijoux plus splendides, il lui fit voir toutes les pierres précieuses qui étaient la gloire de sa maison; il lui énuméra sa fortune, ses palais, ses terres immenses, ses nombreux esclaves; il lui en faisait parler sans cesse par les personnes de sa famille, par ses amis, ses connaissances, lui promettant toutes les richesses de ce monde si elle consentait à l'épouser.

Voici la seule réponse qu'il obtint de la bienheureuse Agnès : «Retire-toi de moi, source de péché, aliment du crime, pâture de la mort; retire-toi de moi, car j'appartiens déjà à un autre Époux. Mon Fiancé est de bien plus noble

race que toi; sa dignité dépasse de beaucoup la tienne. Il m'a offert des ornements incomparablement plus beaux que les tiens; pour gage de son alliance, il m'a donné l'anneau de sa foi avec un magnifique bracelet. Il a orné ma main droite de bagues de grand prix; il a ceint mon cou de pierres précieuses. Il a mis à mes oreilles des perles inestimables; il m'a fait une ceinture des bijoux les plus éclatants. Il a placé son sceau sur mon visage, afin que je n'aimasse que lui. Il m'a fait présent de colliers incomparables; il m'a montré des trésors immenses, me les promettant en récompense de ma fidélité. Je ne puis donc, sans faire injure à mon Fiancé, en regarder un autre, et je ne veux pas abandonner Celui à qui j'ai voué mon amour. Il est la générosité même, et rien ne saurait égaler sa puissance. Sa beauté charme les yeux, sa grâce éblouit, son amour ravit le cœur. Il m'a déjà fait préparer la chambre nuptiale, et j'entends encore la douce harmonie de ses concerts. Déjà j'ai recueilli de sa bouche le lait et le miel; déjà son corps s'est uni à mon corps; déjà son sang a fait

rougir mes joues. Il a pour Mère une vierge; son Père ne connaît point de femme, et les anges sont ses serviteurs. Le soleil et la lune admirent sa beauté. Son toucher guérit les malades, le parfum qu'il exhale rend la vie aux morts. Ses biens ne sauraient diminuer, ses richesses ne s'épuiseront jamais. Voilà l'Époux à qui j'ai donné ma foi, auquel je veux appartenir tout entière; son amour entretient la chasteté; ses embrassements conservent la pureté; je puis m'unir à lui en restant vierge. Et pourtant des fils naîtront de cette union, mais ces enfantements seront sans douleurs, et mon Époux me comblera d'une inépuisable fécondité.»

Le jeune insensé ne comprit point le sens divin de ces paroles : son aveugle amour s'accrut des tortures de la jalousie; les angoisses de son cœur ne lui laissaient plus un moment de repos. Forcé de se mettre au lit, ses soupirs profonds et continuels découvrirent aux médecins la cause de son mal. Ils en instruisirent le père, qui renouvela la demande que son fils avait faite. Mais la bienheureuse Agnès répondit que pour rien au monde elle ne violerait la promesse faite à son premier Fiancé. Le père lui fit observer, mais inutilement, qu'étant préfet de Rome, il n'y avait pas de personnage si illustre qu'on pût lui préférer. Il se mit alors avec ardeur à chercher qui était cet époux dont Agnès avait vanté la puissance. Un de ses parasites le devina : il lui dit que la jeune fille était chrétienne dès l'enfance, et si avancée dans la magie qu'elle appelait le Christ son époux.

Cette révélation combla le préfet de joie. Il envoie une troupe nombreuse de ses gardes pour amener Agnès à son tribunal. Il l'entretient d'abord en particulier, cherchant à la gagner par de douces paroles; il essaie ensuite des menaces. Mais ni la flatterie ni la crainte n'eurent d'empire sur la vierge de Jésus Christ. Elle écoutait le préfet avec un visage impassible, riant dans son cœur de ses promesses et de ses menaces. Voyant qu'il ne gagnait rien sur elle, Symphronius s'adressa à ses parents. Comme ils étaient de noble naissance, il ne pouvait employer la force pour les plier à ses desseins; mais il se fit une arme de leur titre de chrétiens, arme si redoutable en ce temps de persécution.

Le lendemain, il donna l'ordre de lui amener Agnès; il lui parla de l'amour de son fils; il lui renouvela ses offres : ce fut en vain. Alors il s'assied sur son tribunal, et fait comparaître la jeune fille. «Il faut, lui dit-il, renoncer à la superstition des chrétiens, où tu as puisé cette magie qui te rend si fière, sans quoi tu ne chasseras jamais ces folies de ton cœur, et ne consentiras pas aux plus justes propositions. Hâte-toi donc d'aller adorer la déesse Vesta; et si tu tiens à garder ta virginité, tu pourras te livrer nuit et jour à ses sacrifices.»

La bienheureuse Agnès lui répondit : «Si j'ai refusé ton fils, qui, malgré son coupable amour, est un homme vivant, un être à coup sûr capable de raison, qui peut entendre, voir, marcher et sentir, qui peut jouir de cette lumière brillante et des biens de la vie; si donc par amour du Christ, j'ai absolument refusé de le regarder, comment pourrai-je adorer des idoles muettes, sourdes, qui n'ont ni sentiment, ni vie, et, à la honte du Dieu tout-puissant, courber ma tête devant des pierres stupides ?»

«Je veux bien, reprit le préfet, avoir égard à ta grande jeunesse à ton âge, on ne comprend pas encore, et c'est pourquoi je diffère de punir tes blasphèmes contre les dieux; cependant crains d'encourir leur colère.»

«Tu méprises trop ma jeunesse, dit la bienheureuse Agnès, si tu me crois assez faible pour te vouloir céder. La foi ne dépend pas de l'âge, mais des sentiments. Dieu regarde les cœurs plus que les années. Quant à tes dieux, dont tu désires m'épargner le courroux, laisse éclater leur colère : qu'ils parlent, qu'ils disent eux-mêmes ce qu'ils veulent; qu'ils me commandent de les honorer, qu'ils m'ordonnent eux-mêmes de les adorer. Du reste, comme je te vois tendre à ce que tu n'obtiendras jamais, essaie contre moi ce qu'il te plaira.»

«Choisis, dit Symphronius, ou de sacrifier avec les vierges à la déesse Vesta, ou d'être avec les courtisanes, enfermée dans un lupanar. Tu feras alors horreur à ces chrétiens mêmes, qui t'ont si bien instruite dans la magie, que tu ne redoutes pas un pareil malheur. Choisis donc, je te le répète, ou de sacrifier à la déesse Vesta, en

l'honneur de ta race, ou d'être la honte de ta maison, en tombant au rang des courtisanes.»

La bienheureuse Agnès lui répondit d'une voix ferme : «Si tu connaissais mon Dieu, tu n'oserais pas proférer de telles paroles. Pour moi, qui sais quelle est la puissance de mon Seigneur Jésus Christ, je méprise tes menaces sans crainte, certaine, comme je suis, de n'être pas souillée, ni de sacrifier à tes idoles. Car j'ai avec moi, pour gardien de mon corps, l'ange du Seigneur. Le Fils seul-engendré de Dieu, que tu ne connais pas, m'est un rempart infranchissable : c'est un gardien toujours vigilant, un défenseur qu'on ne surprend jamais. Il ne ressemble guère à tes dieux d'airain, dont on ferait plus utilement des ustensiles de ménage, ni à tes dieux de pierre, qui pourraient servir à paver les places. La divinité ne réside pas en de vains marbres elle habite les cieux; elle ne siège pas dans l'airain ou dans tout autre métal : elle a son trône dans le royaume d'en-haut. Si toi et tes semblables ne renoncez au culte des idoles, vous endurez le même supplice. On les a soumises au feu pour les fondre; et leurs adorateurs aussi seront jetés en des flammes inextinguibles, non pour les fondre, mais pour les confondre dans la mort éternelle.»

Fou de colère, le juge ordonna de la dépouiller de ses vêtements, et de la mener nue dans un lieu infâme, précédée d'un héraut qui crierait : «Agnès, vierge sacrilège, blasphématrice envers les dieux, est abandonnée aux lupanars.»

Pendant qu'on la dépouillait, ses cheveux se dénouèrent, et par la grâce divine devinrent si longs et si épais, qu'ils la couvrirent mieux que ses vêtements. Etant entrée dans le lieu infâme, elle y trouva l'ange du Seigneur qui l'attendait. Cet ange l'environna d'une vive lumière, en sorte que personne ne pouvait la regarder sans être ébloui. La cellule où elle était brillait comme le soleil, quand il rayonne dans toute sa force. Quiconque y arrêtait les regards perdait momentanément l'usage de la vue. Comme la bienheureuse Agnès se prosternait pour prier le Seigneur, une robe d'une blancheur éclatante apparut devant ses yeux. Elle s'en revêtit et dit : «Je vous remercie, Seigneur Jésus Christ, qui me comptant au nombre de vos servantes, avez commandé de me donner cette robe.» Le vêtement était au reste si bien proportionné à la mesure de ce petit corps, il brillait de tant de blancheur, qu'on ne pouvait douter qu'il n'eût été fait de la main des anges.

Alors le lupanar fut changé en un lieu de prière; et quiconque y entra, se prosternait et adorait, rendant hommage à cette immense lumière, et en sortait plus pur qu'il n'y était entré.

Cependant l'auteur de ce forfait, le fils de Symphronius, vint avec ses jeunes compagnons pour insulter à sa victime. Ils se croyaient désormais les maîtres d'assouvir leur impudique passion. Ses compagnons entrèrent les premiers, en tenant des propos abominables; mais ils sortirent bientôt avec toutes les marques de la stupeur et du plus profond respect. Le jeune homme les traita de fanfarons, de lâches, de misérables, et, riant de leur peur, il entra audacieusement à son tour dans le lieu où la vierge priait. Il vit cette grande lumière qui l'environnait, sans rendre gloire à Dieu; il s'élança dans la lumière; mais avant que sa main pût atteindre la vierge, il tomba la face contre terre, et, étouffé par le diable, il expira.

Ses compagnons, le voyant si long à sortir, le croyaient tout entier à son crime. L'un d'eux, pourtant, qui était plus intimement lié avec lui, voulut le féliciter de son audace : il entre, et le trouve mort. Il s'écrie d'une voix retentissante : «Au secours, pieux Romains ! Cette courtisane a tué le fils du préfet par ses opérations magiques.»

A ce cri, le peuple accourt au théâtre. Les sentiments les plus divers régnaient dans la foule. «C'est une magicienne,» disaient les uns; «elle est innocente,» répondaient les autres; d'autres encore criaient : «c'est une sacrilège !» Le préfet de Rome, apprenant la mort de son fils, arrive au milieu de la foule; il entre dans la chambre où le jeune homme était étendu sans vie. A la vue du cadavre, il pousse un grand cri : «Ô la plus cruelle de toutes les femmes, dit-il à la bienheureuse Agnès, tu as voulu montrer sur mon fils toute la puissance de ton art.» Et comme au milieu de ses paroles, que la douleur rendait incohérentes, il s'informait avec ardeur des causes de cette mort, la bienheureuse Agnès lui dit : «Il est tombé en la puissance de celui

dont il voulait accomplir la volonté. Pourquoi tous ceux qui sont entrés ici sont-ils saufs ? C'est qu'ils ont rendu gloire à Dieu, qui avait envoyé son ange pour me couvrir de ce vêtement de miséricorde, pour garder mon corps offert et consacré à Jésus Christ dès le berceau. A la vue de la splendeur de l'ange, ils adoraient tous et se retiraient sains et saufs. Mais ce téméraire frémissait et voulait m'outrager. Comme il avançait la main pour me toucher, l'ange du Seigneur le frappa de cette mort réprouvée.»

«Montre-moi, dit le préfet, que ceci n'est pas le résultat d'une opération magique, en priant l'ange de rendre la vie à mon fils.»

«Quoique votre foi, dit la bienheureuse Agnès, ne mérite pas d'obtenir cette grâce du Seigneur, cependant, comme il est temps de manifester la puissance de mon Seigneur Jésus Christ, sortez tous, afin que je lui offre ma prière accoutumée.»

Ils se retirèrent tous. Et s'étant prosternée le visage contre terre, elle suppliait Dieu de ressusciter ce jeune homme. Alors l'ange du Seigneur lui apparut il la releva tout en pleurs, il la consola, et ressuscita le jeune homme. Le fils du préfet étant sorti, se mit à crier au milieu de la foule : «Il n'y a qu'un Dieu qui règne au ciel, qui domine la terre et les mers : c'est le Dieu des chrétiens. Tous les temples sont vains. Les dieux qu'on y adore sont des fantômes qui ne peuvent absolument rien, ni pour eux ni pour les autres.»

A ces paroles, les augures et les prêtres des idoles se troublèrent; ils excitèrent le peuple, en sorte que le tumulte devint plus grand qu'il n'était. La foule criait d'une voix formidable : «Périssent la sorcière, périssent la magicienne, qui séduit les esprits et change les cœurs.»

Le préfet était dans l'admiration d'un si étonnant miracle; toutefois, n'osant pas défendre Agnès contre sa propre sentence, et craignant d'être proscrit s'il agissait contre les prêtres des idoles, il laissa à son vicaire le soin d'apaiser le peuple. Pour lui, il s'éloigna plein de tristesse de ne pouvoir délivrer cette jeune fille après la résurrection de son fils.

Dès qu'il fut retiré, le vicaire, nommé Aspasius, ordonna d'allumer un immense bûcher au milieu de la foule, et d'y précipiter Agnès. On la jeta donc dans ce brasier ardent; mais les flammes se divisant à droite et à gauche, brûlèrent les furieux les plus rapprochés, tandis qu'elles respectaient entièrement la vierge du Seigneur. Ce miracle accrut la fureur du peuple, qui l'attribuait à des maléfices, n'y voulant point reconnaître la puissance divine. La foule frémissait de rage et s'épuisait en cris insensés. Alors la bienheureuse Agnès, étendant ses mains au milieu du feu, fit cette prière au Seigneur : «Ô Dieu tout-puissant, adorable, vénérable et redoutable Père de notre Seigneur Jésus Christ, je te bénis de m'avoir fait échapper, par ton Fils seul-engendré, des mains de ces hommes impies, et de m'avoir fait passer sans tache au milieu des souillures du démon. Et voici maintenant que ce feu, arrosé par l'Esprit saint d'une rosée céleste, vient mourir à mes pieds : la flamme se divise, et l'ardeur de ce brasier se répand sur ceux qui l'ont allumé. Je te bénis, Père à jamais digne de louanges, de m'avoir attirée à toi sans crainte à travers ces flammes. Déjà je vois l'objet de ma foi, j'atteins le but de mes espérances; j'embrasse ce que je désirais. Je te confesse des lèvres et du cœur; je soupire après toi du fond de mes entrailles. Voici que je viens à toi, le Dieu vivant et véritable, qui, avec notre Seigneur Jésus Christ, ton Fils, et l'Esprit saint, vis et règne dans tous les siècles des siècles. Amen.»

Lorsqu'elle eut fini sa prière, tout le feu s'éteignit si complètement, qu'il ne restait plus ni fumée ni chaleur dans cet immense bûcher. Craignant un soulèvement du peuple, Aspasius commanda aussitôt de lui donner un coup d'épée dans la gorge. Le sang qui coula de sa blessure la couvrit d'une teinte rosée, pendant que le Seigneur offrait à son épouse la palme du martyr. Bien loin de s'attrister de cette mort glorieuse, les parents de sainte Agnès enlevèrent son corps avec une joie toute chrétienne, et l'ensevelirent dans une petite terre qu'ils avaient près de Rome, sur la voie Nomentane. Il s'y faisait un grand concours de fidèles, tous les chrétiens voulant prier sur son tombeau.

On vénère à Rome la plus notable partie des reliques de sainte Agnès, c'est-à-dire son corps presque entier, dans l'église de son nom. Toutefois, des parcelles de ce trésor ayant été, accordées à l'église de Maëstricht, d'autres portions à Marèse et à Utrecht, ces divers lieux ont donné carrière aux critiques, chaque localité se vantant de posséder les reliques de sainte Agnès. C'est ainsi que Rouen et Abbeville passent pour avoir sa tête, lorsque ces villes n'en ont que quelques petits os.

Paris (à Saint-Eustache), Anvers, Cologne, Beaulieu, Bruxelles et plusieurs autres villes sont heureuses de présenter à la vénération des fidèles quelques parcelles des restes augustes d'une si grande Sainte.